

Sommaire

Introduction : plongée dans une époque — 11

Le portrait — 25

Le scandale arrive — 49

La machine s'emballe — 65

La direction au travail — 79

« Les choses que nous comprenons » — 93

Une autocritique — 109

À haute voix — 125

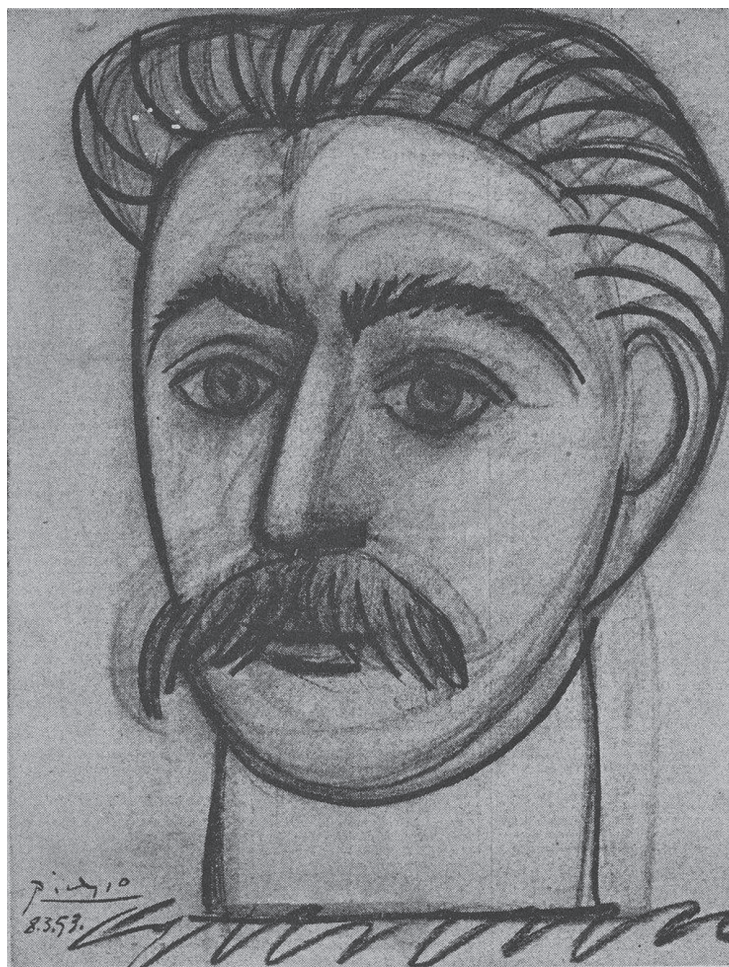
Il revient! — 147

La déroute — 161

La « discussion sur la peinture » — 175

Épilogue — 197

Bibliographie — 201



Introduction : plongée dans une époque

Une énigme à décrypter

Ceci est une histoire vraie.

En pleine guerre froide, un scandale éclate au sein du parti communiste français après la publication en couverture d'une revue prestigieuse qu'il contrôle d'un simple dessin. Le directeur de cette revue est un poète et romancier célèbre ; l'auteur du dessin est peut-être le plus grand artiste de tous les temps. Les deux sont membres du Parti. Cette publication y soulève immédiatement une incroyable vague d'indignation, et est condamnée par sa direction. Il est vrai que ce n'est en réalité pas un « simple dessin » qu'Aragon publie ainsi le 12 mars 1953, en première page du numéro 456 des *Lettres françaises* : c'est un portrait, réalisé par Picasso, de Staline qui vient de mourir.

Pourquoi ce scandale ? Quels sont ses expressions, tenants et aboutissants ? C'est ce que l'on tâchera dans les pages qui suivent de raconter et d'élucider. Mais son arrière-plan, c'est la raison d'être même de ce numéro spécial des *Lettres*

Un portrait de Staline

françaises et de ce portrait : Staline est mort. Et si mourir est une chose bien naturelle qui peut arriver à n'importe qui, il se trouve que Staline n'était pas n'importe qui.

Son nom, pour des millions de gens à travers le monde, n'était rien de moins que le nom propre de toutes leurs espérances. La faute impardonnable de Picasso était ainsi d'avoir fait le portrait d'un homme ordinaire, et celle d'Aragon de l'avoir publié.

À plus de soixante-dix ans de distance, il est facile d'ironiser, voire d'être choqué, décontenancé, circonspect ou incrédule, lorsque l'on s'efforce de se représenter cela. C'est pourtant un fait, et il est nécessaire d'en rendre compte si l'on veut comprendre comment et pourquoi ce simple dessin a pu soulever tant de passions¹.

Une presse gourmande s'est depuis fait avec délectation l'écho de toute cette *affaire* ; elle est entrée dans le lot commun des petites histoires dont on s'amuse, et l'on a fini par accumuler sur elle tous les malentendus. Son côté spectaculaire, la notoriété de ses protagonistes, le caractère passionnel de son expression ont conduit à l'évoquer souvent et sous toutes ses coutures. Il serait à peine exagéré de dire que ce dessin, dont l'intérêt en

1. À rebours, donc, du biographe d'Aragon Philippe Forest, qui écrit : « Ce scandale, si célèbre

qu'il soit, est pour nous chose proprement incompréhensible. » (*Aragon*, Gallimard, 2015.)

Introduction : plongée dans une époque

tant qu'œuvre d'art est malgré tout limité, aura fait couler, hors des cercles de la critique d'art, autant d'encre que les *Demoiselles d'Avignon* et *Guernica* réunis.

Les éléments de fait sur lesquels s'appuient ces publications, leurs sources, les témoignages invoqués, sont souvent les mêmes, simplement abordés ou traités de manières diverses. On n'échappera pas ici à cette figure imposée du récit : il faudra bien recycler ces données devenues classiques¹.

L'affaire joua son rôle dans des débats artistiques et politiques qui peuvent aujourd'hui sembler byzantins sur le « nouveau réalisme », sur ce qu'il est, ce qu'il doit ou ne doit pas être, sur son passé et son avenir. Et ces débats laissent à l'occasion entrevoir, bien au-delà des préoccupations esthétiques ou militantes, des soucis de préséance de tel ou tel artiste, des histoires de coterie, entremêlées et confondues avec des principes à prétention théorique ou politique. Elle fut aussi l'un des motifs invoqués pour l'éviction du « n° 2 » du Parti, Auguste Lecœur, qui avait été l'un des principaux acteurs de la campagne de dénonciation du portrait, de son auteur, et de celui qui l'avait publié.

1. Des éléments de bibliographie sont fournis en annexe. On ne renverra pas systématiquement à chaque étape du récit à ceux sur lesquels on s'appuie, eux-mêmes faisant souvent fond sur les mêmes sources. Lorsque ces

sources sont contradictoires on privilégiera celles émanant de témoins directs, et les plus anciennes, moins marquées par les altérations de la mémoire ou les reconstructions rétrospectives.

Un portrait de Staline

L'un des aspects singuliers de cette histoire, qui est révélatrice de caractéristiques profondes et significatives d'un parti politique alors essentiel de la vie politique française, c'est sa faible durée : cinq petites semaines entre la communication de la direction du Parti dénonçant la publication de ce portrait et l'affirmation, aussi implicite que très officielle, que cette dénonciation avait été une faute, permettant le retour à un calme relatif dans cette période troublée. Les mois suivants n'en seront qu'un long épilogue. Mais pour un homme comme Aragon, ces semaines-là, dont les échos seront profonds et durables, auront compté comme cent, le conduisant à la prostration et au bord du suicide.

Dans cette *affaire* exemplaire, où se cristallisent en nombre les déterminations les plus diverses, on trouve tout un nœud de circonstances et de dynamiques politiques, culturelles et sociales, mais aussi de grandes et de petites manœuvres, de rancœurs et de jalousies, de mesquineries réciproques, de rivalités et d'ambitions diverses.

Au-delà du « fait divers », il y a en effet dans cette minuscule page d'histoire matière à réflexion : une simple anecdote peut parfois donner à voir bien des choses de l'époque où elle prend place – et tant mieux si elle a par ailleurs en elle-même une certaine saveur. C'est ce que l'on espère faire avec ce petit livre.

Introduction : plongée dans une époque

Le rempart de la paix

Plongeons-nous donc dans cette époque. Depuis cinq ans, c'est la *guerre froide* : le premier de ces deux mots est le plus important des deux. En 1953, une personne de quarante ans a vécu dans son enfance la Première Guerre mondiale, censée être la dernière, la *der des ders*, celle après laquelle on ne devait plus jamais en connaître d'autres ; elle a vécu la seconde à l'âge adulte. La guerre froide c'est le risque lancinant que la troisième explose à tout moment, après quelques années d'une paix approximative.

Déjà, depuis 1950, c'est un véritable concentré mondial de guerre tout à fait chaude qui fait rage en Corée. Des voix s'expriment au Pentagone pour l'emploi de la bombe atomique. En 1951, Picasso a réalisé un grand tableau, *Massacres en Corée*, l'une de ses rares œuvres explicitement politiques : même s'il lui sera reproché de s'écarter de l'analyse de cette guerre par le PCF et des canons esthétiques officiels du monde communiste, il en donne une image saisissante dont il restera très fier.

Pour les communistes, le combat premier de la période, celui qui détermine tous les autres et auquel ils consacrent une part essentielle de leur activité militante, c'est le combat pour la paix – d'autant plus nécessaire que l'URSS, exsangue à l'issue d'une guerre mondiale qui lui a coûté

Un portrait de Staline

vingt-sept millions de morts, aurait les plus grandes peines à résister à une agression désormais possible, voire probable.

Depuis 1950, « l'Appel de Stockholm » pour l'interdiction de l'arme atomique est la plus gigantesque pétition de l'histoire, que les communistes font signer dans un porte-à-porte sans précédent¹. À ces campagnes pour la paix, Picasso apporte massivement sa contribution militante, en multipliant les dessins de colombes qu'il offre à la presse du parti communiste ou des organisations de masse qu'il dirige ou soutient, comme le *Mouvement de la Paix*. Ces « colombes de Picasso », imaginées par Aragon, deviennent le symbole du combat – et singulièrement celui des communistes – contre la guerre.

Dans ce combat, la figure de Staline est essentielle aux yeux des communistes. Il est pour eux le seul rempart de la paix ; l'homme sur lequel ils peuvent s'appuyer dans leur lutte ; la seule figure rassurante de l'époque. À l'annonce de sa mort, une réaction fréquente sera de dire en tremblant : « Maintenant, il va y avoir la guerre. » Pour eux, vraiment, Staline n'était pas n'importe qui. Un livre entier ne suffirait pas à énumérer les superlatifs hyperboliques utilisés dans la presse

1. Le jeune Jacques Chirac sera l'un de ses dix ou quinze millions de signataires.

Introduction : plongée dans une époque

communiste lorsqu'il est question de lui. Il est *notre guide*, bien sûr, *notre chef*, mais il est aussi *notre ami* et même *notre ami le plus cher*, quand ce n'est pas *notre père*, bien qu'il ne soit pas aux cieux. Quoique. Le sentiment qu'expriment le plus facilement les militants à son égard, c'est l'*amour*. Si le *génie* de Staline est évoqué avec constance, sa qualité la plus remarquée est tout simplement sa *bonté*. La victoire remportée sur les nazis il y a tout juste dix ans dans la ville qui porte son nom, Stalingrad, est vue comme sa victoire personnelle. Staline est l'acteur véritable de la Libération de la France, qui aurait été impossible sans lui et ses triomphes politiques et militaires ; il est l'authentique vainqueur de la guerre mondiale. Il a terrassé Hitler.

Il personnifie, non seulement l'URSS et le peuple soviétique, mais le communisme lui-même. Être communiste ou être stalinien, les expressions sont synonymes. Le plus beau compliment qui puisse être fait – et l'on ne s'en prive pas – au secrétaire général du PCF Maurice Thorez est de dire qu'il est en France *le meilleur disciple de Staline*, ou même *le plus grand stalinien de France*. Un véritable *culte* de Staline s'est installé dans le monde communiste, culte qu'il a lui-même favorisé, voire organisé – apportant en particulier un soin attentif aux *images*, à la façon dont il est *représenté* – et qui est plus ou moins singé en France par le culte de Thorez. Staline est *l'homme au monde que nous*

Un portrait de Staline

aimons le plus, et Thorez, que l'on affecte souvent de désigner par son prénom, Maurice, est *l'homme en France que nous aimons le plus*.

En 1949, pour le soixante-dixième anniversaire de Staline¹, ce culte avait pris une ampleur invraisemblable. Un train plein de cadeaux était parti de France. Des ouvriers, restant dans leurs ateliers après leurs heures de travail, avaient consacré des soirées entières à confectionner à son attention des objets divers. Des veuves de résistants fusillés lui avaient offert la dernière lettre de leur mari. Les communistes de la Seine avaient offert un grand tableau du peintre André Fougeron consacré au meurtre par la police à la fin de l'année précédente du militant André Houlier. Notons toutefois que l'offrande de Picasso avait déjà pu faire grincer des dents : il avait donné un dessin tout simple, fluide et joyeux, représentant une main tenant un verre, avec pour légende : « Staline, à ta santé ! » L'historienne Annette Wiewiorka le commentera ainsi : « Picasso a célébré l'anniversaire de Staline comme il le ferait de celui d'un copain. Un dessin au mieux désinvolte, au pire impertinent². » C'est sans doute ainsi qu'il a été reçu en son temps mais après tout, un anniversaire, ça se fête.

1. Né le 18 décembre 1878, Staline avait modifié sa date officielle de naissance pour la situer le 21 décembre 1879.

2. Annette Wiewiorka, *Picasso plus fort que Staline*, L'Histoire n° 335, octobre 2008.